et à 18 kilom. N.-E. de Sceaux, à 11 kilom. de Paris, sur la rive droite de la Marne; pop. aggl., 2,524 hab. — pop. tot., 2,901 hab.

* **JOINVILLE** (François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie D'ORLÉANS, prince DE). — Ce prince, qui avait une certaine réputation de libéralisme, prit part à la coalition monarchiste du 24 mai 1873. Il fut un de ceux qui renversèrent M. Thiers dans l'espoir de voir la monarchie restaurée en France. Cet espoir déçu, il se prononça pour le septennat, appuya toutes les mesures de réaction, vota contre les propositions Périer et Maleville et s'abstint lors du vote de la constitution (25 février 1875). Il ne prit jamais, du reste, la parole à l'Assemblée. Au mois de décembre 1875, lors de la dissolution de l'Assemblée nationale, le prince de Joinville adressa aux électeurs de la Haute-Marne une lettre dans la quelle il annonça qu'il n'accepterait aucune candidature aux prochaines élections et exposa ses vues politiques. « Pour tirer notre malheureux pays du fatal engrenage qui, deux fois en moins de soixante ans, l'a entraîné à l'invasion, au démembrement, il aurait fallu, selon moi, dit-il, opposer la monarchie, qui a fait la France, à l'Empire, qui l'a défaite; le principe traditionnel d'hérédité au principe plébiscitaire. En rétablissant la monarchie constitutionnelle, qui a déjà assuré trente-trois ans de paix, de prospérité, de liberté à la France et qui régit heureusement presque tous les Etats de l'Europe, nous aurions repris, sous l'égide du principe d'hérédité, le grand mouvement libéral de 1789. Dans le principe d'hérédité la France eût retrouvé, avec tous les souvenirs de son passé, la stabilité qui pendant tant de siècles a fait sa puissance et sa grandeur. Aux heures de trouble et de danger, il eût tracé aux hommes de cœur la ligne du devoir invariable, indiscutable : se serrer autour du roi. Voilà, messieurs, le gouvernement que j'aurais souhaité à mon pays. » C'est avec ces douces illusions sur la vertu du principe d'hérédité que le prince de Joinville est rentré dans la vie privée. En 1843, il a épousé la fille de l'empereur du Brésil, la princesse Françoise, et il a eu de ce mariage deux enfants : la princesse Françoise-Marie-Amélie D'ORLÉANS, née à Neuilly en 1844 et qui a épousé son cousin, le duc Robert de Chartres; Pierre-Philippe-Jean-Marie, duc DE PENTHIÈVRE, né à Saint-Cloud en 1845 et qui a été nommé lieutenant de vaisseau.

JÔKAI (Maurus), publiciste hongrois, né à Komorn en 1825. Orphelin dès l'âge de douze ans, mais possédant une fortune assez importante, M. Jôkai fit des études complètes dans diverses villes de Hongrie et prit à Pesth le titre d'avocat. Dans cette ville, il collabora à un journal révolutionnaire, le *Wochenblatt*. En 1848, M. Jôkai combattit dans les rangs de l'insurrection. L'année suivante, il accompagna le gouvernement hongrois à Debreczin et y fonda un journal, l'*Abendblatter*. Fait prisonnier à Vilagos, au moment de la capitulation de cette ville (1849), il réussit à s'échapper, grâce à l'intelligent dévouement de sa femme, une actrice de mérite, qu'il avait épousée à Pesth. Mme Jôkai, à travers des dangers incroyables, ramena son mari dans cette dernière ville, qu'elle avait quittée pour aller le sauver. Ne pouvant songer à reprendre sa plume de journaliste, M. Jôkai se livra avec une fiévreuse activité à la littérature et produisit, de 1850 à 1875, 160 volumes de romans, de nouvelles et de drames en langue magyare. Cette multitude d'ouvrages se ressent naturellement de la hâte que l'auteur a mise à les produire; quelques-uns, néanmoins, jouissent d'une popularité qui n'est pas usurpée. Nous citerons : *Un nabab hongrois*, le *Sultan carpathe*, l'*Age d'or de la Transylvanie*, *Pauvres riches*, le *Monde sens dessus dessous*, le *Roman du siècle prochain*, etc. En 1863, M. Jôkai a pu revenir au journalisme militant et a fondé le *Hon*, journal le plus répandu de la Hongrie.

Jolie parfumeuse (LA), opéra-comique en trois actes, livret de MM. Crémieux et E. Blum, musique de M. J. Offenbach; représenté au théâtre de la Renaissance le 29 novembre 1873. Cette petite comédie se passe tour à tour aux Porcherons, dans l'hôtel d'un financier, et rue Tiquetonne, dans la boutique de la parfumeuse. Eternelle histoire d'un chassé croisé d'amourettes : d'une part, M. La Cocardière, le financier, et la danseuse d'opéra Clorinde; de l'autre, Rose, la jolie parfumeuse, et le bachelier Bavolet. On peut signaler au premier acte un duo d'une forme archaïque, une valse chantée et la ronde de la *Marjolaine*; dans le deuxième, le duo final, et dans le dernier une lettre débitée d'une façon fort comique. Chanté par Bonnet, Daubray, Troy, Mmes Théo, Laurence Grivot et Mlle Fonti. Cet ouvrage a joui d'une grande vogue.

JOLIBOIS (Claude-Émile), écrivain et archéologue français, né à Chaumont (Haute-Marne) en 1813. Lorsqu'il eut terminé ses études, il entra dans l'enseignement. Depuis 1845, il professait l'histoire au lycée de Colmar, lorsque ses opinions républicaines le firent mettre en disponibilité par le gouvernement de Louis Bonaparte (1849). M. Jolibois devint alors directeur et rédacteur en chef du *Républicain du Bas-Rhin*. Lors du coup d'Etat du 2 décembre, il fut arrêté, puis interné, et son journal fut supprimé. En 1853, M. Jolibois se rendit à Paris, où il donna des leçons et écrivit des ouvrages. En 1859, il fut nommé archiviste départemental du Tarn. Il a obtenu une médaille du congrès archéologique en 1863 et une médaille d'or de la ville d'Albi (1866). Depuis 1860, il rédige la partie historique de l'*Annuaire du Tarn*. En 1876, il a fondé la *Revue historique, scientifique et littéraire du Tarn*. Cet érudit est membre de l'Académie des sciences et be les-lettres de Toulouse et de diverses sociétés savantes. Outre des mémoires et des notices sur *Bouchardon*, *Guyard*, *Laloy*, etc., on lui doit les ouvrages suivants : la *Diablerie de Chaumont* (1838, in-8°); *Histoire de la ville de Rethel* (1846, in-8°); *Histoire de la ville de Chaumont* (1856, in-8°); la *Roue de fortune* ou *Chronique de Grancey*, roman généalogique, traduit et annoté (1859, in-8°); la *Haute-Marne ancienne et moderne*, *dictionnaire géographique*, *statistique*, *historique*, *etc.* (1861, in-4°), avec gravures et cartes; le *Livre des consuls de la ville d'Albi* (1865, in-8°); *Inventaire sommaire des archives de la ville d'Albi* (1870, in-4°); *Albi au moyen âge, essai sur l'histoire économique de cette ville* (1871, in-8°); *Notice sur les bibliothèques publiques du département du Tarn* (1871, in-8°); *Dévastation de l'Albigeois par les compagnies de Montluc* (1872); *Inventaire sommaire des archives de la ville de Gaillac* (1873); *Inventaire sommaire des archives départementales du Tarn* (1873-1875, 2 vol. in-4°); le *Fonds Carrère des archives départementales du Tarn* (1874, in-12), etc.

JOLIBOIS (Eugène), homme politique français, né à Amiens en 1819. Il fit ses études de droit à Paris, où il fut reçu licencié, puis il exerça la profession d'avocat. Etant entré dans la magistrature, il devint sous l'Empire procureur général. M. Jolibois se démit de ces fonctions pour remplir celles de préfet de la Savoie. Il était depuis quelques années membre du conseil d'Etat, lorsque éclata la révolution du 4 septembre 1870. Rendu alors à la vie privée, il se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris et plaida particulièrement dans les procès bonapartistes. Lors des élections du 20 février 1876, il se porta candidat à la Chambre des députés dans la 2e circonscriptipn de Saintes contre M. Anatole Lemercier. Bien qu'il fût absolument inconnu dans ce département, il dut à ses opinions bonapartistes et au patronage du baron Eschassériaux d'être élu. Dans sa profession de foi, il disait : « l'Empire m'a compté au nombre de ses serviteurs les plus dévoués; je m'honore de le rappeler. Le malheur n'a pas changé mes convictions, j'ai conservé ma foi... Conséquent avec mes antécédents, je demeure partisan convaincu de l'Appel au peuple... Je consacrerai mes efforts à obtenir l'extension des traités de commerce et à assurer le développement de la liberté des échanges. » Nommé député par 6,933 voix contre 6,526 données à M. Lemercier, M. Jolibois alla siéger dans le groupe de l'Appel au peuple. Il prit fréquemment la parole, attaqua notamment le ministère au sujet de la révocation de M. Bailleul, magistrat qui avait cru devoir faire l'apologie des commissions mixtes, et vota constamment avec la minorité réactionnaire de la Chambre. Après le coup d'Etat parlementaire du 18 mai 1877, il applaudit à la résurrection du gouvernement de combat, et il vota, le 19 juin, contre l'ordre du jour de défiance adopté par les gauches contre le ministère. Il devint peu après membre du comité dirigeant bonapartiste, présidé par M. Rouher. Le 14 octobre 1877, il fut désigné par M. de Fourtou comme candidat officiel à la députation dans la 2e circonscription de Saintes, où il eut pour adversaire le comte Anatole Lemercier, appuyé par les républicains. Il fut réélu député par 8,970 voix contre 5,782, puis, le 4 novembre suivant, il devint membre du conseil général de la Charente-Inférieure. Lors de la validation de ses pouvoirs à la Chambre des députés, des faits de pression exercée en sa faveur par l'administration décidèrent la majorité à ajourner la validation de son élection. M. Jolibois donna alors sa démission, mais la Chambre la refusa (3 décembre 1877), et il continua à siéger.

* **JOLIET** (Charles), littérateur français. — Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit à ce fécond et spirituel écrivain : *Une reine de petite ville* (1867, in-12); *Almanach Bismarck pour l'année* 1868 (1867, in-12); le *Livre noir* (1868, in-12); le *Livre rouge* (1868, in-12); la *Société des gens de lettres* (1868, in-12); la *Vie parisienne* (1870, in-12); *Dominique, l'homme au manteau de soie* (1870); les *Fils d'amour*, *le comte Horace* (1870); le *Mariage de Frédérique* (1870); *Carnet de campagne, Paris, Tours, Bordeaux, Versailles* (1871); l'*Almanach de la guerre* (1871); le *Train des maris* (1872, in-12); *Trois uhlans, odyssée du capitaine Karl Siffer* (1872, in-12); le *Gardien du phare* (1873); la *Foire aux chagrins* (1873, in-12); les *Fils d'amour* (1873, 2 vol. in-12); le *Mariage d'Alceste*, comédie en un acte et en vers (1874, in-12); le *Roman de Bérengère* (1874, in-12); le *Budget d'un Parisien en* 1873 (1874); les *Filles d'enfer* (1874, in-12); les *Ecritures secrètes dévoilées* (1874, in-12); la *Vicomtesse de Jussey* (1875, in-12); *Carmagnol* (1876, in-12); *Jeune ménage* (1876); la *Balle de cuivre* (1876); *Robinson* (1877), etc.

JOLIVETTES s. f. pl. (jo-li-vè-te). Danse ancienne.

— *Faire danser les jolivettes*, Faire mouvoir comme un pantin.

* **JOLLIVET** (Pierre-Jules), peintre français. — Il est mort à Paris en 1871. Au Salon de 1870, il avait exposé l'*Education de la Vierge* et *Proscrits espagnols, sous un travestissement de gitanos, attendant l'arrivée d'un navire*. Cet artiste distingué avait obtenu une médaille de 2e classe en 1833, une première médaille en 1835 et la croix de la Légion d'honneur en 1851.

JOLOKIAMO, nom du mauvais principe, dans les croyances des habitants de la Guyane. Il est opposé à Katchimana.

* **JOLY** (Vincent-Victor), écrivain belge. — Il est mort à Bruxelles le 1er février 1870.

* **JOLY** (Aristide), littérateur français. — Professeur de littérature française à la Faculté d'Aix (1858), puis à celle de Caen (1862), il est, depuis 1871, doyen de cette Faculté et, depuis 1867, chevalier de la Légion d'honneur. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Une conspiration de la noblesse normande au* XVIIIe *siècle* (1865, in-8°); *Jean Marot et la poésie française au temps de Louis XII* (1867); *Poésies inédites des* XVe *et* XVIe *siècles* (1867); la *Vraie histoire de Triboulet* (1867, in-8°); *Du sort des aliénés dans la basse Normandie avant* 1789 (1869, in-8°); *Benoît de Sainte-Morte et le roman de Troie* ou les *Métamorphoses d'Homère et de l'épopée gréco-latine au moyen âge* (1869-1871, 2 vol. in-4°), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions.

* **JOLY** (Albert), avocat français. — Il est né à Versailles le 10 novembre 1844. A trois reprises, il posa sa candidature à l'Assemblée nationale dans des élections partielles qui eurent lieu dans le département de Seine-et-Oise en 1873, 1874 et 1875; mais chaque fois il se retira devant ses compétiteurs républicains, MM. Calmon, Sénard et Valentin, qui furent successivement élus. Par la fermeté de ses convictions républicaines, par son talent de parole, par son esprit politique qui lui faisait écrire à M. Senard, le 1er septembre 1874 : « J'appartiens à ce grand parti qui a multiplié depuis trois ans les preuves de sagesse et d'esprit politique, » M. Joly s'était concilié les plus vives sympathies, lorsque eurent lieu les élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés. Choisi comme candidat dans la 1re circonscription de Versailles, il adressa aux électeurs une profession de foi dans laquelle il disait : « La politique que je soutiens, ce n'est pas la politique de haine et de division, c'est la politique d'abnégation et de concorde républicaine, que vous avez vous-même affirmée dans ces magnifiques élections partielles qui ont honoré notre département devant le pays; c'est la politique hospitalière pour toutes les bonnes volontés. » Elu député par 9,433 voix, contre M. Aubry-Vitet, monarchiste, et M. de Belavalle, bonapartiste, M. Joly alla siéger à gauche, dans le groupe dont M. Gambetta est le chef. Il a voté pour l'amnistie, la suppression des jurys mixtes, l'accroissement du budget de l'instruction populaire, contre le traitement des aumôniers militaires, contre les menées ultramontaines, etc., et il a prononcé plusieurs discours, notamment pour demander la suppression des bourses des séminaires. Le 18 mai 1877, il s'est associé à la protestation des gauches contre la politique de combat du maréchal de Mac-Mahon, puis il a voté, le 19 juin, l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourtou. Après la dissolution ds la Chambre, M. Joly s'est représenté devant ses électeurs de Versailles, qui l'ont réélu député le 14 octobre 1877 par 11,046 voix contre 7,061 données à M. Duverdy, candidat officiel et bonapartiste. A la nouvelle Chambre, il a voté la nomination d'une commission d'enquête, appelée à constater les abus de pouvoir commis sous l'administration du ministère de Broglie (15 novembre), l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Rochebouët (24 novembre), etc.

JOLYET (Philippe), peintre français, né à Pierres (Saône-et-Loire) en 1832. Poussé par ses goûts artistiques, il vint étudier la peinture à Paris, où il prit des leçons de M. Léon Cogniet. Depuis 1863, il a exposé des tableaux de genre et des portraits habilement exécutés. Nous citerons de lui : le *Jeune Prudhon, recueilli et élevé par les moines de Cluny*, *est surpris copiant les tableaux de l'abbaye* (1863); *Une vente mobilière dans la Bresse* (1864); *Conscrits de la Bresse allant tirer au sort* (1865); les *Contes de la grand'mère* (1869); le *Christ* (1870); la *Lecture interrompue*, un portrait (1872); les *Apprêts du dîner*, le *Repos de quatre heures* (1873); *Un jour de marché* (1874); *Un succès*, portrait de Mme A. (1875); *Daphnis et Chloé* (1876); *Par discrétion*, portrait de *M. L. P.* (1877), etc.

* **JONAS** (Emile), compositeur. — Il a été, en 1867, secrétaire du comité d'organisation des festivals militaires à l'Exposition universelle, et il a reçu à cette époque la croix de la Légion d'honneur. Outre les opérettes de lui que nous avons citées, nous mentionnerons : *Job et son chien*, en un acte (1863); le *Manoir de la Renardière*, en un acte (1864); *Marlbrough s'en va-t-en guerre*, en quatre actes (1867), en collaboration avec Delibes et Bizet; le *Canard à trois becs*, en trois actes (1869); *Désiré, sire de Champigny*, en un acte (1869); *Javotte*, en trois actes (1871); le *Chignon d'or*, en trois actes (1874), etc.

* **JONC** s. m. — Fromage fabriqué dans le département de l'Aude, et qu'on appelle aussi FONTJONCOUSSE.

* **JONCIÈRES** (Félix-Lutger-Victorin DE), compositeur. — Depuis 1871, il est attaché au journal la *Liberté*, où il fait des articles de critique théâtrale et musicale soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de **Jennius**. Comme compositeur, il a donné dans les dernières années : un *Concerto de violon*, qu'on a entendu au Conservatoire en 1870; une *Symphonie romantique*, qui a été exécutée en 1873 au Concert national; divers morceaux et enfin un opéra en cinq actes, *Dimitri*, dont les paroles sont de MM. de Bornier et A. Sylvestre. Cette importante œuvre musicale a été exécutée avec succès au Théâtre-National-Lyrique en mai 1876, et au commencement de l'année suivante M. de Joncières a été décoré de la Légion d'honneur.

* **JONES** (Owen), architecte anglais. — Il est mort en 1874.

JONES (John WINTER), littérateur anglais, né à Londres vers 1805. Après avoir étudié pour entrer au barreau, il renonça à cette carrière et devint conservateur adjoint (1850), puis conservateur en titre (1856) à la bibliothèque du Musée britannique. M. Jones a publié *Divers voyages relatifs à la découverte de l'Amérique* (1850), et traduit de l'italien les *Voyages de Nicolo Conti* et les *Voyages de Ludovico di Varthema*. On lui doit aussi des catalogues de bibliothèques publiques, et il a collaboré à diverses revues et publications encyclopédiques.

* **JONGKIND** (Johan-Barthold), peintre hollandais. — Il a exposé à Paris depuis 1869 : *Vue d'un canal à Dordrecht*, *Intérieur du port à Dordrecht* (1870) et *Entrée du port de Dordrecht* (1872). Depuis lors, il n'a plus rien envoyé aux Salons. M. Jongkind avait obtenu une médaille au Salon de 1852.

* **JONQUIÈRES**, bourg de France (Vaucluse), cant. E., arrond. et à 9 kilom. d'Orange; pop. aggl., 965 hab. — pop. tot., 2,370 hab.

JONSSIÉE s. f. (jon-si-é). Botte d'herbes dont on se sert pour prendre des écrevisses.

* **JONZAC**, ville de France (Charente-Inférieure), ch.-l. d'arrond., à 39 kilom. de La Rochelle, sur la Seugne; pop. aggl., 2,295 hab. — pop. tot., 3,296 hab. L'arrond. compte 7 cant., 120 comm., 78,281 hab.

JORAN s. m. (jo-ran). Dans la Suisse romande, Vent frais qui souffle du nord-ouest ou du nord, et qui descend vers le soir des hauteurs du Jura.

JORDAN (Samson), ingénieur et métallurgiste, né à Genève en 1831. Il s'est fait recevoir ingénieur civil, puis il a été attaché à diverses usines métallurgiques et il est devenu professeur de métallurgie à l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris. Outre des études insérées dans les *Mémoires* de la Société des ingénieurs civils, dont il a fait partie, M. Jordan a publié : *Etudes sidérurgiques à propos de l'Exposition internationale de* 1862 (Liége, 1865, in-8°); *Note sur la fabrication de l'acier fondu par l'affinage de la fonte* (1869, in-8°); *Souvenirs du siége de Paris, notes sommaires pour servir à l'étude de la fabrication des canons* (1871, in-8°); *Souvenirs du siége de Paris, notes diverses à propos de la fabrication des projectiles de l'artillerie* (1871, in-8°); *Métallurgie du fer et de l'acier* (1872, in-8°); *Notes sur la fabrication de l'acier Bessemer aux Etats-Unis* (1873, in-8°); *Album du cours de métallurgie professé à l'Ecole centrale des arts et manufactures* (1874-1875, in-8°, avec atlas in-fol.).

JORDANO (Abel), médecin portugais, né à Lisbonne en 1834, mort dans cette ville le 8 juillet 1874. Il vint étudier la médecine à Paris et s'y fit recevoir docteur. Il retourna ensuite à Lisbonne, où il ne tarda pas à se faire une brillante clientèle, et il fut nommé professeur de physiologie à l'Ecole médico-chirurgicale de cette ville. Il était membre de toutes les Académies du Portugal et de beaucoup d'autres sociétés de médecine.

José-Maria, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Henry Meilhac, musique de M. Jules Cohen; représenté à l'Opéra-Comique le 16 juillet 1866. José-Maria est un brigand imaginaire, dont un jeune hidalgo, nommé don Carlos, emprunte les apparences pour convaincre sa maîtresse, Diana Armero, qu'elle est recherchée en mariage par don Fabio, neveu du juge Corega, pour le million qu'elle possède, et non pour elle-même. Il la dépouille de sa fortune comme l'aurait fait le brigand José-Maria en personne. Don Fabio, croyant Diana devenue pauvre, lui rend sa parole, et don Carlos ne tarde pas à s'applaudir de son stratagème. On a remarqué, au premier acte, un air avec chœurs : *Vive l'ivresse du jeu*, la romance de Diana, celle de don Carlos : *Ce matin, un heureux présage*; dans le second acte, deux duos, et dans le troisième des chœurs intéressants. Chanté par Montaubry, Melchissédec, Ponchard, Nathan, Mme Galli-Marié et Mlle Bélia.

Joséphine, nom donné pendant le siége de Paris à une pièce de canon de 19 centimètres, en fonte frettée, monté sur un affût inventé par le vice-amiral Labrousse et qui a été regardé par les connaisseurs comme un chef-d'œuvre de mécanique et de simplicité. Cet affût transformait le recul en un mouvement de descente qu'on pouvait modérer à volonté et qui mettait le canon à l'abri du rempart pendant le temps nécessaire pour le charger et le pointer. La Joséphine avait été établie au bastion 40, et elle ne put rendre aucun service important, parce que les efforts des Prussiens ne se portèrent pas de ce côté. Pendant la Commune, elle servit contre nos troupes dans les combats livrés à Asnières. Depuis, l'affût et le canon ont été envoyés à Cherbourg.

JOSÉPHISME s. m. (jo-zé-fi-sme — rad. *Joseph*). Système imaginé par Joseph II pour subordonner l'Eglise à l'Etat.

JOSÉPHISTE adj. et s. (jo-zé-fi-ste — rad. *Joseph*). Partisan du système de Joseph II. ‖ Partisan du roi Joseph d'Espagne.

JOSNES, bourg de France (Loir-et-Cher), cant. de Marchenoir, arrond. et à 30 kilom. de Blois; 1,628 hab.

Josnes servit de quartier général au général Chanzy du 5 décembre 1870 jusqu'au 11 du même mois, au moment où il venait de prendre le commandement de la 2e armée de la Loire, formée des 16e, 17e et 21e corps. C'est de là qu'il expédia à ses lieutenants les ordres relatifs aux opérations qui eurent lieu dans cet intervalle de cinq à six jours. Le 6 eut lieu le combat de Foinard, dans lequel un régiment de gendarmerie à pied fut surpris et mis en désordre par un détachement allemand, qui dut s'arrêter devant les troupes du général Camô. Le même jour, le général Chanzy envoyait ses instructions concernant les mesures à prendre pour la défense de Blois. Le bourg de Josnes était relié par un fil télégraphique avec Lorges, Marchenoir, Beaugency, Mer, Vendôme et Blois. Le 7 et les jours suivants, des engagements eurent lieu, avec des vicissitudes diverses, à Vallière, à Langlochère, à Messas, à Villechaumont, à Cravant, à Villorceau. Beaugency fut occupé par les Prussiens sans combat, car le général Camô venait de l'évacuer, malgré les ordres formels qu'il avait reçus du quartier général de Josnes.

Le 9 eurent lieu les combats de Cernay, de La Villette, de Tavers, de Villejouan. Dans la soirée de ce même jour, Gambetta arrivait au quartier général et y passa la nuit. Le 10 eut lieu un second engagement à Villejouan, ainsi que ceux du château du Coudray et de Chambord. Dans la soirée de ce même jour, le général Chanzy donna ses instructions pour un mouvement de retraite et fixa son nouveau quartier général à Talcy. A Josnes, tout en dirigeant les opérations militaires, il surveillait et pressait l'organisation de la 2e armée de la Loire.

JOSSAÏTE s. f. (jos-sa-i-te). Minér. Corps trouvé à Berezow avec la vauquelinite, et ainsi nommé par Breithaupt.

JOSSE s. m. (jo-se). Bot. Arbre du Sénégal, dont l'écorce est employée comme fébrifuge.

* **JOSSELIN**, ville de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Ploërmel, sur l'Oust et le canal de Brest; pop. aggl., 2,387 hab. — pop. tot., 2,712 hab.

JOTACISME s. m. (jo-ta-si-sme). Sorte de zézayement, qu'on appelle aussi IOTACISME.

* **JOUAN-DE-L'ISLE (SAINT-)**, bourg de France (Côtes-du-Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. S.-E. de Dinan, sur la Rance; pop. aggl., 228 hab. — pop. tot., 681 hab.

* **JOUARRE**, bourg de France (Seine-et-Marne), cant. de La Ferté-sous-Jouarre, arrond. et à 22 kilom. E. de Meaux, sur une hauteur dont le Petit-Morin baigne le pied; pop. aggl., 1,317 hab. — pop. tot., 2,519 hab.

JOUAUST (Damase), éditeur, né à Paris en 1834. Après avoir étudié le droit, il s'associa aux travaux de son père, qui était imprimeur, et lui succéda en 1864. En 1869, il fonda la librairie des Bibliophiles, qui est devenue, grâce à lui, un établissement du premier ordre, dans la spécialité des reproductions des œuvres anciennes, surtout des éditions elzéviriennes. Pendant le siége de Paris en 1870, M. Jouaust imagina la lettre-journal, sorte de bulletin des événements de Paris, imprimé au recto seulement, et au moyen duquel les particuliers pouvaient correspondre, par les ballons, avec la province.

JOUBERT (Léon), homme politique français, né à Huismes en 1814. Il étudia la médecine à Paris, prit le grade de docteur, puis il vint exercer son art à Chinon. Ses opinions républicaines lui valurent d'être nommé maire de cette ville en 1848. Membre de l'opposition sous l'Empire, il fut mis de nouveau à la tête de la municipalité de Chinon après la révolution de septembre 1870. Le 8 février 1871, il posa sa candidature républicaine à la Chambre des députés dans le département d'Indre-et-Loire, mais il échoua. Aux élections du 20 février 1876, il fut choisi comme candidat par une partie des républicains de l'arrondissement de Chinon et il eut pour compétiteurs MM. Desplanques républicain, et Podevin, bonapartiste. Au premier tour, aucun candidat ne fut élu; mais au scrutin de ballottage du 5 mars, M. Joubert l'emporta avec 10,878 voix. A la Chambre des députés, il siégea et vota constamment avec la majorité républicaine. Après le 16 mai 1877, il fit partie des 363 députés des gauches qui protestèrent contre le message du maréchal de Mac-Mahon (18 mai) et votèrent un ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourtou (19 juin). Après la dissolution de la Chambre des députés, M. Joubert s'est représenté devant ses électeurs. Malgré l'extrême pression administrative exercée en faveur de son adversaire, M. Podevin, candidat bonapartiste et officiel, il a été réélu député le 14 octobre 1877, par 11,604 voix contre 10,578. Depuis lors, il a voté pour la nomination de la commission d'enquête parlementaire appelée à constater les abus commis sous le cabinet de Broglie, puis il a voté l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Rochebouët (24 novembre), etc.

JOUBERT (Antoine-Edmond-Jean), administrateur, né à Paris en 1831. Tout jeune, il s'occupa d'affaires de finances, puis, vers 1865, il se lança dans les grandes entreprises de crédit, tant en France qu'à l'étranger. C'est ainsi qu'il est devenu administrateur du Crédit foncier d'Autriche, administrateur de la Société des tabacs d'Italie (1868) et fondateur de la Banque de Paris (1869), qui a fusionné depuis avec la Banque des Pays-Bas. M. Joubert fut élu, le 25 juillet 1871, membre du conseil municipal dans le quartier de Gaillon (IIe arrondissement de Paris), et il fut réélu le 29 novembre 1874. Il siégea parmi les membres de la droite du conseil municipal. Le 20 février 1876, il se porta candidat à la députation à Rambouillet contre M. Maurice Richard, bonapartiste, et M. Emile Carrey, républicain. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il était étranger aux passions de parti et qu'il donnerait son concours à la constitution du 25 février 1875. Il échoua et il ne s'est pas représenté aux élections du 14 octobre 1877.

JOUBERT-BONNAIRE (Achille), homme politique français, né à Angers en 1814. Il est le frère aîné de M. Ambroise Joubert-Bonnaire qui fut député à l'Assemblée nationale de 1871. M. Joubert dirige dans sa ville natale une grande fabrique de toiles à voiles pour la marine. Il ne s'était point mêlé activement à la politique, mais il appartenait notoirement au parti monarchiste lorsque, après la chute de M. Thiers (24 mai 1873), il fut nommé maire d'Angers par le gouvernement de combat, bien qu'il ne fît point partie du conseil municipal. En 1875, il fit d'inutiles efforts pour faire triompher dans le Maine-et-Loire la candidature de M. Bruas à l'Assemblée nationale. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté candidat dans ce département par les monarchistes. Dans sa profession de foi, M. Joubert déclara qu'il n'avait jamais partagé les opinions républicaines, mais qu'il acceptait les lois constitutionnelles et qu'il donnerait le concours le plus énergique au maréchal de Mac-Mahon. Elu sénateur par 245 voix, il est allé siéger dans les rangs de la droite, avec laquelle il a constamment voté, notamment pour la dissolution de la Chambre des députés, le 22 juin 1877, et pour l'ordre du jour Kerdrel, impliquant un blâme contre la Chambre des députés, relativement à la nomination d'une commission d'enquête parlementaire (19 novembre 1877).

* **JOUÉ-LÈS-TOURS**, bourg de France (Indre-et-Loire), cant., arrond. et à 6 kilom. S.-O. de Tours; pop. aggl., 559 hab. — pop. tot., 2,302 hab.

* **JOUÉ-SUR-ERDRE**, bourg de France (Loire-Inférieure), cant. de Riaillé, arrond. et à 26 kilom. N.-O. d'Ancenis; pop. aggl., 464 hab. — pop. tot., 2,796 hab.

* **JOUGNE**, bourg de France (Doubs), cant. de Mouthe, arrond. de Pontarlier; aujourd'hui moins de 2,000 hab.

* **JOUIN** (Pierre), jurisconsulte et homme politique français. — Tant que dura l'Empire, il exerça la profession d'avocat à Rennes, où il fit partie de l'opposition libérale. Le 2 juillet 1871, M. Jouin fut élu député à l'Assemblée nationale par 53,150 électeurs de l'Ille-et-Vilaine. Il alla siéger dans le groupe de la gauche républicaine, appuya la politique de M. Thiers, vota pour la proposition Rivet, contre le pouvoir constituant, pour le retour de la Chambre à Paris, pour le maintien des traités de commerce, pour M. Thiers le 24 mai 1873. Adversaire déclaré du gouvernement de combat, il se prononça contre toutes les lois de réaction, contre le septennat, pour la levée de l'état de siége, contre la loi sur les maires, le cabinet de Broglie (16 mai 1874), pour les propositions Périer et Maleville (juillet 1874). Pendant cette année, M. Jouin prononça de très-remarquables discours contre l'établissement des aumôniers militaires et contre le projet de loi municipale. En 1875, il vota la constitution du 25 février, se prononça contre la loi sur l'enseignement supérieur, pour le scrutin de liste, contre la politique du ministère Buffet. Après la dissolution de l'Assemblée, les électeurs républicains de l'Ille-et-Vilaine le choisirent pour un de leurs candidats au Sénat. Ayant échoué, il ne se porta pas candidat à la Chambre des députés et rentra dans la vie privée.

JOUISSEUR s. m. (jou-i-seur — rad. *jouir*). Celui qui mène une vie joyeuse, qui ne cherche qu'à se procurer des jouissances.

JOULE (James-Prescott), physicien anglais, né à Salford en 1818. Contrairement à ce qui se pratique généralement en Angleterre, M. Joule n'a fréquenté aucune grande école publique et il doit à des maîtres particuliers l'instruction très-solide qu'il possède. Cela ne l'a pas empêché d'obtenir le grade de docteur ès lois de l'université d'Edimbourg (1871), de docteur ès sciences physiques et mathématiques de l'université de Leyde (1875). Il est, en outre, membre de la Société royale de Londres et il a présidé le congrès de l'Association britannique tenu à Bradford en 1873. En 1870, la Société royale de Londres lui décerna la médaille Copley, pour ses recherches sur une question qui a acquis aujourd'hui une importance du premier ordre, la théorie mécanique de la chaleur. C'est surtout, en effet, la théorie de la chaleur dont s'est occupé M. Joule, et il a publié, sur ce sujet, deux ouvrages très-estimés : *Découverte des lois relatives à l'émission de chaleur par les courants électriques*; *Découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur*.

* **JOULIN** (Désiré-Joseph), médecin et journaliste français. — Il est mort à Paris le 18 mars 1874.

Jour (LE), groupe colossal en marbre, par J.-J. Perraud; square de l'avenue de l'Observatoire, à Paris. C'est le milieu du jour, l'heure de midi, que l'artiste a voulu rappeler et, en quelque sorte, symboliser par ce groupe colossal; et voici quel est le sujet de l'allégorie : « Un des compagnons d'Hercule se désaltère à la source, après de rudes travaux et des combats héroïques contre les brigands et les monstres qui épouvantaient la terre. » La source est représentée par une femme à la chevelure ondulée, au type grec, nue jusqu'à la ceinture, debout et portant sur l'épaule une urne à laquelle vient se désaltérer le compagnon d'Hercule. Ce compagnon, entièrement nu, ayant une fronde enroulée autour du bras gauche et tenant un cornet à bouquin, pose une main sur la hanche de la Source et, de l'autre, soulève et incline l'amphore vers laquelle il approche ses lèvres avides.

Ce groupe présente de grandes qualités d'exécution; mais l'ensemble a de la lourdeur et la composition laisse beaucoup à désirer. « A ne l'envisager qu'au point de vue de l'anatomie, dit M. Paul de Saint-Victor, l'homme est une pièce de résistance magnifique. Son dos monstrueux et raviné, ses bras froncés de muscles, ses jambes aux nerfs tendus comme les cordes des balistes et des catapultes, sont modelés, sillonnés, creusés avec une sorte de violence exacte et de précision énergique. Mais cette ostentation musculaire, cette dépense excessive de force frisent le ridicule, lorsqu'on les compare à l'acte auquel elles s'emploient. Milon de Crotone ne mettait pas plus d'effort à fendre son chêne que cet athlète altéré n'en déploie pour se rafraîchir. Le treizième travail d'Hercule consiste-t-il donc à boire un verre d'eau? Pour la Source, c'est une erreur aussi lourde que le bloc d'où elle est tirée. Qui reconnaîtrait une Nymphe secourable, mobile par essence, presque incorporelle, dans cette virago épaisse et obtuse qu'on prendrait, au premier abord, pour l'allégorie d'une ville fortifiée? Ce groupe massif, admirablement construit par quelques côtés, est, en somme, inanimé comme un monolithe. J'ai beau le tâter et le frapper en tous sens, je n'en tire pas une étincelle de pensée. » M. Marius Chaumelin a porté sur l'œuvre de M. Perraud le jugement suivant, qui se rapproche beaucoup de celui qu'on vient de lire : « Ce n'est pas l'ampleur qui fait défaut au groupe que M. Perraud a intitulé le *Jour*... Tudieu! quels biceps, quelles rotules, quels deltoïdes, quels dentelés, quels pectoraux nous développe et nous étale ce compagnon d'Hercule! Cet homme-là met à boire la même énergie, la même véhémence qu'il mettrait à soulever le monde; le moins qu'il puisse faire ici, c'est d'avaler le vase. La Source le laissera accomplir cet exploit, car elle paraît très-flegmatique, voire un tant soit peu épaisse d'intelligence comme de corps! Toute idée à part, il faut louer le groupe de M. Perraud; il est exécuté avec une force et une science magistrales, et quelques parties en sont vraiment superbes au point de vue anatomique; vu de dos, par exemple, l'homme, courbé et écartant les jambes, présente une structure puissante et solide qui donne bien l'idée d'une force herculéenne. » Un peintre, qui fait de la critique d'art dans le journal l'*Univers*, M. Claudius Lavergne, s'est fort égayé aux dépens de l'œuvre de M. Perraud : « Voilà, j'espère, une rude journée. Plus de brigands, plus de monstres; il ne reste que le travailleur imprudent qui boit de l'eau claire après l'extermination. O cantinière, ma mie! l'on voit bien que vous n'avez jamais servi la collation des compagnons d'Hercule. Vous êtes native de Bercy et pourtant vous traitez les hommes comme on ne traite pas les chevaux, surtout lorsqu'ils ont chaud. De l'eau! fi donc! les compagnons d'Hercule n'étaient pas au régime aquatique. Avant et après ses pénibles travaux, Hercule lui-même buvait du vin comme un vrai fils de Jupiter, et même il avait le vin bon, témoin son généreux dessein formé et accompli après des libations héroïques chez Admète... Or, je le demande à M. Perraud, qui certes n'est ni aveugle ni manchot, comment a-t-il pu se figurer qu'un bipède athlétique buvant une rasade pouvait figurer le *Jour*? C'est plutôt la *Soif* qu'il représente, et avec une façon de se désaltérer beaucoup trop biblique pour des compagnons qui n'étaient pas ceux d'Eliézer. Ce groupe est destiné à décorer l'avenue de l'Observatoire; il nous semble qu'il serait mieux placé près des barrières pour propager la tempérance chez les dévots de saint Lundi; devant l'Observatoire c'est un non-sens, une bévue colossale, car ce géant altéré ou plutôt cette bête de somme n'a rien en elle ni autour d'elle qui participe de l'astronomie, à moins qu'elle ne prétende figurer ce signe du zodiaque que l'on nomme le Verseau. »

Le *Jour* a été exposé au Salon de 1875.

Jour des fermages (LE), tableau de M. Berne-Bellecour; Salon de 1873. Dans la grande salle d'un château anglais, des paysans viennent en foule payer leurs redevances. Le lord, souffrant d'un accès de goutte, est assis au coin d'une immense cheminée, la jambe étendue sur un tabouret. Vis-à-vis, l'intendant, installé devant un bureau, reçoit l'argent qu'apportent les tenanciers et délivre les quittances. Au milieu de la salle, au fond, partout, des gens vont et viennent. On distingue dans cette foule une jeune fermière qui, accompagnée d'une vieille femme, s'avance vers le seigneur pour lui adresser quelque requête ou lui offrir quelque présent.

Toute cette composition fort éparpillée ne présente en somme qu'un intérêt assez médiocre relativement aux tours de force de l'exécution. « Le *Jour des fermages*, dit M. Mantz, restera un des chefs-d'œuvre de l'école des infiniment petits... Il y a là une cheminée ornementée, sculptée et moulurée avec une perfection de travail, une passion pour le détail qui relèguent Gérard Dov parmi les plus lâchés des peintres d'enseigne... De pareilles peintures éveillent en nous des surprises extrêmes : c'est l'idéal de la dextérité et du fini. Et après ?... Ils sont bien habiles aussi ces Chinois, qui parviennent à découper dans une boule d'ivoire une série de sphères concentriques et roulantes. » Tout en regrettant que l'artiste ait fait une si prodigieuse dépense de talent pour nous offrir une reproduction minutieuse et essentiellement réaliste de la nature, M. Charles Garnier avoue n'avoir pu se défendre d'admirer cette peinture si fine, si étudiée, si pleine de détails spirituels : « Sauf la tonalité de la robe verte de la jeune fermière, tout est harmonieux et d'une couleur plaisante dans ce tableau. Les types, les physionomies des personnages sont étudiés avec le plus grand soin, et l'ensemble de la composition a de la grandeur et de la bonhomie tout à la fois. » M. Lafenestre n'a pas été aussi indulgent : « Malice, grâce, esprit, perspective, tout se trouve dans cet ouvrage, a-t-il dit; il est impossible de lutter d'un pinceau plus souple et plus hardi avec le relief implacable des photographies stéréoscopiques. M. Berne-Bellecour, en poussant les choses avec ce talent extraordinaire et cette singulière patience, a montré le défaut de son système. La personnalité de l'artiste disparaissant presque absolument dans cette reproduction précise et mathématique des hommes et des choses, on se trouve en présence d'un trompe-l'œil dont tout l'esprit du monde ne parvient pas à atténuer la sécheresse et la froideur. » M. Paul de Saint-Victor a poussé beaucoup plus loin encore le dédain pour ce genre de peinture photographique qui cause tant d'ébahissement aux badauds : « Cette galerie de château anglais, dit-il, a l'aspect, le rapetissement, le trompe-l'œil, la perspective d'un stéréoscope. Chaque figure, réduite mathématiquement, immobilisée photographiquement, se découpe avec la netteté d'une petite maquette de glaise ou de cire. L'artiste a peint ce qu'il a vu, moins le mouvement et la vie, avec un positivisme glacial, sans y mettre rien de lui-même, sans y ajouter une lueur d'expression ou de sentiment. Je ne conteste pas le talent; il y a là des morceaux d'une exécution surprenante. La cheminée monumentale est peinte à faire illusion; l'exactitude du rendu ne saurait aller au delà. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'on s'enflamme à propos d'une peinture si réfrigérante. Gardons-nous de l'enthousiasme envers des artistes visiblement résolus à ne jamais s'émouvoir. »

L'école photographique, dont M. Berne-Bellecour est un des coryphées, a acquis une importance considérable, grâce à l'engouement du public; les amateurs couvrent d'or ses petites toiles si habiles, si étudiées, si réalistes et, il faut bien le reconnaître, si amusantes et si parisiennes.

Jour du baptême (LE), tableau de Gustave Brion; Salon de 1875. Brion avait dû ses premiers succès à des tableaux de mœurs alsaciennes; il demeura fidèle, pendant toute sa carrière, à la brave et loyale province que la guerre a arrachée à la France, et les ta-